

Vagabondages

Revue de poésie - N° 32/33 - Septembre-Octobre 81 - 25 F.

Poètes de langue d'oc

F. J. Temple

Frédéric
Mistral

Vagabondages

Revue de poésie - N° 32 / 33 - Sept. / Oct. 1981 25 F.

Paris-Poète

Paris - poète
Association Loi 1901

Réalisation :
Atelier Marcel Jullian
Direction artistique :
Atelier Pascal Vercken

Ont collaboré

Gabrielle Althen
Denise Le Dantec
Francine de Martinoir
Evelyne Maulpoix
Jean-Michel Maulpoix
F. J. Temple
Jean-Jacques Valentin
Josy Vercken

Avec le patronage
de la ville de Paris

Vagabondages
3, rue Séguier 75006 Paris
634 15 16
Abonnement
10 numéros par an, 180 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droits des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

1981, Librairie SÉGUIER . ISSN 0153 - 9620

Vagabondages

«Avançons toujours et nous verrons Berre !»
écrivait Mistral. Ce numéro là de **Vagabondages**, je
désespérais de le voir naître. C'est peu dire que je
l'attendais, je le guettais, je l'appelais des rives de
Seine, où, depuis trois ans passés, chaque mois ou
presque, nous lançons un numéro à la mer. Vous
vous rendez compte ! Il a pour titre de **langue d'Oc**,
la langue mienne, celle qui, toujours aux dires du
grand Frédéric, délivre de ses chaînes qui la tient
droite, comme une clef. Et le félibre majeur est poète
du mois. Du fond des allées d'un de nos villages,
le feutre mou sur la tête, la barbiche au vent, canne
à la main, le voici qui s'avance : Frédéric Mistral.
Grâces en soient rendues à F. J. Temple. Qu'il
habite Montpellier, qu'il y soit né, au fond, je
lui pardonne. Tout le monde ne peut pas être
de Châteaurenard de Provence comme moi. Un peu
plus et j'étais de Saint-Rémy, pourquoi pas des
Baux, tant qu'on y est ? Des Baux dont Mistral,
toujours lui, rêvait de faire notre capitale ? Oui,
nous sommes heureux aujourd'hui, lui et moi,
comme ces Bastiais qui ont remporté la coupe. Nous,
c'est la **Coupo Santo** et nous n'allons pas cesser
de sitôt, avec ce numéro 32, d'envahir vos kios-
ques, vos librairies, vos bibliothèques si Dieu et le
hasard des distributeurs le veulent bien. Que Ma-
dame la Ville de Paris, qui s'est penchée sur notre
berceau, ne nous tienne pas rigueur de notre brus-
que farandole ! Pendant 180 pages, avec sa per-
mission, nous ne parlerons pas pointu ! Nous
serons ce que nous sommes : gens des mas, des
vignes, des calanques et des métiers. Nous serons
de chez nous, fièrement et sans nulle arrogance.

Et d'avoir éprouvé si violemment le sen-
timent d'être soi (en poésie cela se sent encore
davantage qu'ailleurs) nous a donné une idée.
Pourquoi ne pas offrir aux Bretons, aux Basques,

*aux Alsaciens, aux Auvergnats, aux Corses, à tous,
la même allégresse de s'entendre chanter dans son
arbre généalogique ? Ça c'est un poète du Nord qui
l'a écrit. Mais nous ne sommes pas sectaires: merci,
Jean Cocteau.*

M. J.

Vagabondages

Numéro 32/33 – Septembre/Octobre 1981

F. J. Temple Page 9

Poètes
de langue d'oc Page 15

Frédéric
Mistral Page 135

Nouvelles de
la poésie Page 157

Index page 167

Editorial

F. J.

Temple

Frédéric Mistral vient d'avoir cent cinquante ans. En fait, il est beaucoup plus jeune. Il est bien né à Maillane en 1830, mais c'est en 1859 qu'il est apparu au monde avec *Mireille*. Les formalistes diront que, adolescent prodige, il avait déjà composé *Les Moissons*, à dix-sept ans. Mais ces premiers poèmes, dont se fut satisfait n'importe quel débutant, ne seront publiés que treize ans après sa mort, dans une revue. Reconnaissons qu'ils font modeste figure auprès de *Mireille*, de *Calendal* et du *Poème du Rhône*.

Quand *Mireille* parut en librairie, le Félibrige de Joseph Roumanille était vieux de cinq ans. Il était né d'un rêve, somme toute admissible, où troubadours, poètes savants et patoisants, se seraient retrouvés sous la même bannière. Il avait fallu déchanter. Alors, Roumanille avait taillé dans le vif, limitant le nombre des élus à sept, les *Primadiers*, les premiers apôtres, qui à l'aube de 1854, réunis dit-on à Font-Ségugne, allaient voir se lever le majestueux soleil de Mistral. En quelque sorte, *Mireille* apparaissait à temps pour étayer le Félibrige, le justifier et lui donner

l'allure d'un grand mouvement. Comme l'écrit Robert Lafont dans *Mistral ou l'Illusion*, l'œuvre de Mistral se présentait comme «une preuve a posteriori». On ne pouvait rêver mieux. Un grand poète de langue d'Oc était enfin né qui puisse rivaliser avec les Français.

Car, entre les formidables Troubadours (Peire Vidal, Bernat de Ventadorn, Peire Cardenal, Arnaut Daniel,...) et le Félibrige, soit pendant trois siècles de léthargie, on avait pu compter sur les doigts de la main ceux grâce à qui la source vive du génie d'Oc ne s'était pas tarie: Pey de Garros (né à Lectoure vers 1525), Ruffi (né à Marseille en 1542), Bellaud de la Bellaudière (né à Grasse vers 1543), Guillaume Ader (né à Lombez en 1578), Pierre Godolin (au 17ème siècle), l'abbé Favre (au 18ème), Fabre d'Olivet (1768-1825), ou Jacques Boé, dit Jasmin (1798-1864)...

Maintenant, dans l'ère mistralienne, il y avait Théodore Aubanel (1829-1886) grand lyrique de *La Grenade Ouverte*, compagnon fidèle, à qui son ami Mallarmé conseillait de revenir davantage au *trobar clus*, et Auguste Fourès dont les *Grilh*s (Les Grillons) et les *Cants del Solelh* marquent le talent. D'autres encore formaient le cortège du maître de Maillane. Ils n'avaient, malgré leur valeur incontestable, l'envergure ni la volonté requises pour faire avancer le mouvement et lui donner une dimension universelle. Mistral fut en quelque sorte le catalyseur. A côté de ce poète, planant à l'empyrée, que se donnait miraculeusement le Sud, et qui était vite apparu, déjà en son temps, plus original que Vigny ou que Lamartine (qu'il avait nommé son père), ses amis se trouvaient tels des étoiles de seconde grandeur bénéficiant de la lumière majeure du soleil. On peut dire que le Félibrige a

échappé, grâce à Mistral, à l'enlissement. « Sans Mistral, affirme René Nelli, il n'y aurait sûrement plus de littérature occitane ». La preuve en est que l'après-mistralisme, entraîné dans l'orbite du Parnasse et du néo-symbolisme, ne s'est pas privé d'imiter les auteurs français. Sans doute Mistral l'avait-il pressenti qui, dans son *Calendal* et d'autres poèmes, d'une incantation superlative, haussait le ton de son provençalisme, comme pour avertir disciples et suiveurs. Il rêvait alors d'un Empire du Soleil, d'une Sainte Alliance méditerranéenne où l'ode *Aux Poètes Catalans*, l'*Hymne au Soleil*, *Le Bâtiment*, *La Comtesse*, *A la Race Latine*, prennent leur juste place.

Mais revenons à *Mireille*, premier chef-d'œuvre, comme *Le Poème du Rhône* sera le dernier. Épopée réussie, alors que *Jocelyn* dont elle procède est une épopée ratée. Lamartine, c'est évident, avait beaucoup moins de génie que Mistral mais grâce lui soient rendues d'avoir eu celui de reconnaître l'Homère et le Virgile de Maillane. *Mireille*, « rêve d'un cœur de seize ans », est le poème de l'adolescence d'un provençal qui, en effet, s'est naturellement compris comme l'héritier direct d'Athènes et de Rome. Il n'a que 29 ans, mais le temps a déjà fait son œuvre; il est assez mûr pour transformer ce chant de l'adolescence en épopée illuminée par le Mythe. La Provence de Mistral n'est plus celle de *Mireille*, ni celle du petit Frédéric de Maillane. Aussi faisons-nous, dans ce poème, comme dans celui du Rhône, la découverte d'un Mistral ethnologue, qui dresse le catalogue du patrimoine et recense ce qui va sans aucun doute disparaître, ce qui a déjà disparu. Dans la pratique, cela aboutira au Museo Arlaten.

Le Poème du Rhône ! S'il me fallait sauver d'un incendie supposé un seul ouvrage de Mistral, c'est bien lui que je choisirais, tout en pleurant sur *Mireille*. J'aurais conscience de préserver ainsi un chef-d'œuvre exemplaire, d'une perfection et d'un paganisme qui, finalement relie *Mireille* à *Calendal*. Dans *Le Poème du Rhône*, Mistral s'est complètement affranchi de la métrique française et de la rime, il retrouve le rythme du vers latin, de vigoureuse allure, sans rien qui pèse ou qui lasse. On y renoue aussi avec l'accent, l'imagination, les métaphores robustes des vieux troubadours.

Mistral est mort en 1914, couvert de gloire. Grâce à lui le Sud a eu le prix Nobel. Sa statue se dresse sur la place du Forum à Arles, mais surtout dans la conscience de ses successeurs qui ont cru que tout finissait avec lui, alors que tout recommençait. C'est pourquoi le Mouvement s'est contenté d'un pas de promenade, comme si la gloire de Mistral pouvait suffire à lui donner assez de talent pour que l'avenir soit garanti. Aussi faut-il saluer les poètes qui, pendant que beaucoup d'autres s'enlisaient dans le provincialisme, ont assuré la primauté de la création, et porté des fruits dignes de l'arbre qui avait reverdi : Camelat, d'Arbaud, Perbosc, Peyre, Saurat, Vermenouze, quelques autres encore...

Cependant, s'amorçait lentement le nouvel essor qui aboutirait à l'Institut des Études Occitanes. Pour l'instant, seules émergeaient quelques personnalités, en tête desquelles un grand poète, Max Rouquette qui, au contact du catalan Joseph Sébastien Pons, trouvait délibérément le ton « moderne » qui manquait à la poésie d'Oc. *Somnis dau*

matin (Songes du matin, 1937) et *Somnis de la nuoch* (Songes de la nuit, 1942), lui donnaient la première place. Plus les années passeront, plus l'autorité de Max Rouquette, admirable prosateur aussi de *Verd Paradis*, se verra renforcée. Comme l'a écrit René Nelli (à qui l'on doit les importants poèmes de *Arma de Vertat*): «Max Rouquette incarne depuis 1937 la plus haute conscience poétique des pays occitans».

A Max Rouquette, à René Nelli, à Charles Camproux, se joignent peu à peu les artisans d'une seconde *Respelido*. Mon propos n'est pas d'examiner ici - d'autres l'ont fait avec bonheur - la diversité des mouvements littéraires de langue d'Oc qui, de Menton à Toulouse, de Bordeaux à Limoges, de Rodez à Lyon, se sont, depuis la guerre de 1940, complétés, opposés, voire combattus, et continuent de le faire. Qu'on le veuille ou non, la création en 1945 de l'Institut d'Études Occitanes a permis à la poésie des pays d'Oc de se dégager des séquelles du Parnasse et du Symbolisme, pour exister sans complexe à côté de la poésie moderne française. Des poètes de premier plan, comme Max Philippe Delavouet, Jean Boudou, Robert Allan, Robert Lafont, Léon Cordes, Yves Rouquette, n'ont plus adopté la tenue des rapins de Montmartre qui fut celle, trop souvent, des écrivains méridionaux. On a pu ainsi assister à une levée en masse de créateurs qui, depuis vingt-cinq ans, portés par des motivations culturelles mais aussi sociales et politiques, ont produit des œuvres originales et de grande qualité ne devant rien à un folklore de musée, mais tout à une langue qui traduit les aspirations légitimes d'un peuple. Ils n'existeraient pas si Mistral n'avait, en imposant sa statue, donné le grand signal; mais nul doute que le poète de *Mireille*, et du *Rhône* n'au-

rait aucune peine à les reconnaître comme ses enfants. Les vrais mainteneurs vont de l'avant.

F.-J. TEMPLE

Poètes
de
langue d'oc

Cançon per Regina

*Alai dins la mar
Barrulat deis èrsas
Vese un codolet
Balha-me ta man*

*Balha-me ta man
Emé ton parlum
Et te seguirai
Coma un parfum lèu*

*Sarem doas gafetas
Que s'en van dançar
Sus la mar alai
Ras deis èrsas blancas*

*M'embriagaràs
De teis alenadas
E veirai salir
De tu doas amelas*

*Coma dos pinhons
A poucha de rama
Breçats pèr lo vent
Se potonarem*

*E leis nivas gris
Que te veniàn veire
Trenar teis cabèus
Leis embandirai*

*Alai dins la mar
Aflatat deis èrsas
Vese un codolet
Balha-me ta man*

*E sareme pas mai
Qu'una sola votz
Una votz pas mai.*

Robert Allan